

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 43

Artikel: Méran : journal d'une jeune malade
Autor: Heyse Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

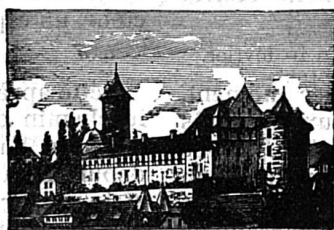
LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 43

Supplément du Dimanche 25 Octobre

1903

MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE (Suite)

Au petit jour, nous sommes partis. Le domestique était réveillé, Morrik dormait encore. Je jetai ma lettre à la poste en passant et priai le docteur de n'en parler à personne, surtout à Morrik, avant que j'eusse une réponse. Il le promit en riant et m'accompagna jusqu'à ma porte. J'étais tellement oppressée en montant l'escalier que bien certainement je le monterai bientôt pour la dernière fois.

Les montagnes sont encore dans l'ombre. Le temps est couvert, et quelques flocons de neige commencent à tomber. Ma chambre est très chaude, le petit poêle a fait son devoir. Si je pouvais dormir! C'est trop pour une pauvre invalide comme moi d'avoir à subir tant de secousses diverses.

Le 20.

Hier, je suis restée à la maison.

J'ai promis fort légèrement au médecin de ne pas sortir sans sa permission. Il prétend que l'honneur de la science exige que je ne donne pas le moindre démenti à son diagnostic. — D'ailleurs, ajouta-t-il, cela vaut mieux pour notre ami.

Ce matin de bonne heure, il est venu me voir.

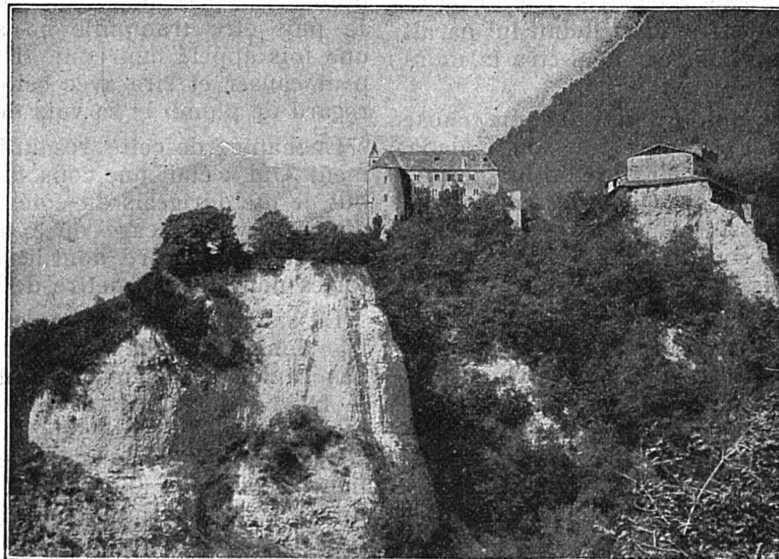
Dieu soit loué, il m'apportait d'excellentes nouvelles, Morrik n'a plus besoin que de beaucoup dormir.

La pluie et la neige me rendent ma prison assez supportable; j'y resterais bien encore toute la semaine. Je n'ai pas la moindre envie de voir du monde.

Une certaine anxiété me tourmentera tant que je n'aurai pas la réponse de mon vieux médecin. Je ne saurais quelle figure faire devant les hommes : celle d'un voyageur qui, après un instant d'arrêt, va reprendre son bâton pour s'en aller, ou bien celle de quelqu'un qui veut séjourner et vivre au milieu d'eux? Il me semble qu'on me regardera comme une vagabonde dont le passeport n'est pas en règle, et qui ne peut dire ni d'où elle vient ni où elle va. Et il me faut attendre encore une semaine dans cet état de perplexité.

C'est aujourd'hui que je devrais écrire à mon père, mais je ne puis me résoudre à prendre la plume.

Ce qu'il y a de pire, c'est que mes sentiments sont tout à fait confus. Quand je me dis: Non, c'est impossible, tu ne peux pas vivre, mon sang se met à courir dans mes veines, comme s'il voulait se moquer



Le Château de Tirol, près de Méran

de mes pressentiments. Moi qui croyais pouvoir compter fermement sur la mort! voilà que ma grâce m'est accordée, si toutefois c'est une grâce de voir commuer sa peine en un emprisonnement prolongé.

Le 25.

Pas de lettre encore, et toujours le même ciel nuageux et froid. Il faut que j'inscrive ici une véritable folie: je me suis acheté une robe de soie. Lorsque j'ai dit au vieux commis qui me l'apportait que je craignais de ne pas vivre assez pour m'en servir, il me regarda d'un air ébahi. C'est une très belle étoffe; la porterai-je?...

Le 1^{er} février.

Hier, la réponse est arrivée. Au premier moment, toutes les lignes dansaient devant mes yeux, et, après l'avoir lue, il me sembla que j'étais folle. Était-ce frayeur, était-ce joie? Plus je relis la lettre de mon bon vieux docteur, moins je peux lui en vouloir. Il a rempli son devoir de médecin en me forçant de faire une cure énergique à laquelle je ne me serais jamais soumise volontairement. Comme il le dit, pour m'y décider, un mensonge était nécessaire. L'idée d'épargner à mon père le spectacle de mon dépérissement rapide et de ma mort pouvait seule m'engager à partir, et ce remède héroïque lui paraissait indispensable pour mon âme aussi bien que pour mon corps. Avec quelle prudence, avec quelle adresse ce digne docteur a su mener son petit complot!

Et cependant mes pensées se perdent dans la nuit obscure d'un avenir sans joie, où j'entrevois seulement, dans une espèce de crépuscule, les figures de mon père et de mon petit Ernest. Combien plus brillant m'apparaissait le séjour à l'entrée duquel veille l'ange de la mort!

Le 3.

Le médecin de Morrik sort d'ici. Il a pris la lettre pour l'étudier à son aise, car mon vieil ami lui paraît être un remarquable psychologue. Peut-être la montrera-t-il à Morrik.

Ce bon docteur avait aujourd'hui quelque chose d'énigmatique. Il ne m'a pas parlé de son malade, mais je savais déjà qu'il est mieux, qu'on lui permet de prendre l'air sur son balcon. Quant à moi, comme je lui demandais la permission de sortir: — Non, m'a-t-il dit, gardez-vous des conversations excitantes. — Hélas! avec qui pourrais-je en avoir?

C'est singulier que Morrik n'ait pas fait demander de mes nouvelles. Il comprend sans doute que tout est changé pour nous, puisque tous les deux nous devons vivre. Cependant, par égard pour notre précédente amitié... mais peut-être cette crise a-t-elle complètement métamorphosé tout son être, le paroxysme de fièvre auquel il doit sa cure aura peut-être effacé chez lui tout souvenir de son ancienne compagne de souffrance.

Le 5.

Une lettre de mon père, pleine de félicitations qui m'ont fait pleurer. Non! j'étais heureuse lorsqu'on me plaignait; depuis que la terre m'appartient et que je dois en jouir, je suis malheureuse.

Ces jours d'hiver où le soleil répand une chaleur de printemps me rendent tout à fait misérable de corps et d'esprit. C'est si stérile!...

Le 8.

Peut-être sont-ils bien rares, les hommes auxquels est accordé le sort qui attend Morrik après cette rude épreuve. Quand je songe à son avenir, mon cœur tréssaille. A peine quinze jours se sont écoulés depuis que je veillais auprès de son lit. Que s'est-il passé? Quand il entend mon nom, peut-être détourne-t-il son regard et cherche-t-il vainement à se rappeler notre rencontre. Et moi, je me figure son avenir, ainsi que ferait une toute vieille femme qui, après bien, bien des années, apprend ce qu'est devenu l'un de ses amis de jeunesse, et dit: Il le méritait bien; c'est un noble cœur, un esprit distingué, je l'ai bien connu...

Le 12.

Cette après-midi, le soleil était si chaud que, trouvant le chemin du Kuchelberg trop peu ombragé, je suis allée au Wassermayer, où je n'avais pas mis les pieds depuis bien des jours. Il y avait peu de promeneurs, et je préparais dans ma tête les réponses que je ferais aux personnes qui ne manqueraient sans doute pas de m'aborder pour savoir quel effet a produit sur moi la certitude d'une guérison prochaine, lorsqu'un coup d'œil jeté sur les bancs du jardin glaça mon courage. Là, s'étalait la dame sans nerfs en belle toilette de printemps, et près d'elle... Morrik. Elle parlait avec animation, il écoutait en souriant. Je ne peux exprimer ce que je sentis. — Partons, me dis-je. Je ne veux ni les voir ni être vue d'eux; je ne veux pas échanger un salut, pas une parole de politesse.

Je passai sur le pont de bois et suivis la chaussée qui traverse maints petits hameaux le long de la vallée de l'Etsch jusqu'à Botzen, à quatre lieues de là. — Pourquoi n'irais-je pas jusqu'à Botzen? pensai-je tout en chemin. Là j'écrirais à mes hôtes pour leur envoyer l'argent que je puis leur devoir et demander qu'on m'expédie mes effets; puis je trouverai bien une voiture ou une chaise de poste. Je n'ai de congé à prendre de personne. Qui s'occupera de mon départ? Je puis être tranquille au sujet de celui que j'ai une fois appelé mon ami. Il est bien guéri, puisqu'il peut causer et rire avec cette femme, supporter son regard de plomb et sa voix de terre glaise.

Enchantée de cette résolution, je marchais rapidement. Oui, c'était une consolation pour moi de songer que je me dirigeais du côté de la maison paternelle, de cette vieille cage où rentre toujours volontiers l'oiseau de chambre, dont les ailes ne sont point assez fortes pour lui permettre de voler librement.

Le soleil se coucha. Je venais de traverser un village dont j'ignore le nom. Je continuais d'avancer d'un pas rapide en m'enveloppant de mon manteau, car le froid commençait à me saisir. Après avoir ainsi marché pendant une bonne heure sans apercevoir une seule maison ni rencontré personne, exténuée de fatigue et de faim, l'héroïne qui portait dans son cœur une si ferme résolution, s'assit, comme un pauvre enfant abandonné, sur une pierre au bord du chemin, et se mit à pleurer toutes ses larmes. Ah! il est facile de mourir, mais vivre est pénible!

Dieu sait ce que je serais devenue, si le hasard ou plutôt la bonne Providence n'avait eu pitié de moi.

(La fin au prochain numéro).

Paul HEYSE.



Une jeune Napolitaine